

Dossier pédagogique

« LA BELLE ET LA BÊTE »

Dossier effectué dans le cadre du dispositif
« *Ecole et Cinéma* »
(Pré-projection du film de Jean Cocteau le Mercredi 24 mars)
Année scolaire 2003/2004
(Ecole et Cinéma / 3^{ème} trimestre / Cycles II et III)



Thierry DELAMOTTE
CPD / Chargé de Mission Cinéma
Inspection académique de l'Orne

Extrait du document d'application des programmes
Littérature Cycle III (Scéren / CNDP pp. 30 à 31)

La Belle et la Bête

LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie

◆ **Difficulté de lecture: niveau 3**

- **La Belle et la Bête** - LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie – ill. CLASAUER Willy-Massin Laure - Gallimard Jeunesse - coll. Folio cadet - 2002 - 5,5 €
- **La Belle et la Bête** - LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie- ill. CLAVELoux Nicole - Être - 2001 - 23 €
- **La Belle et la Bête** - LEPRINCE DE BEAUMONT Jeanne-Marie - ill. Dugas Denis-Lemoine Georges - Hachette Jeunesse - coll. Livre de poche Jeunesse - 2001 - 4,50€

Pour sauver son père, la Belle accepte d'être l'otage de la Bête, jusqu'au jour où elle s'aperçoit que, derrière le masque du monstre, vit et souffre un être humain digne de son amour.

Le motif de la métamorphose du Monstre en Prince, obtenue grâce à des preuves d'amour de l'être aimé, permet des mises en réseau avec de nombreux contes comme *La Princesse Grenouille*, *Ourson* (Comtesse de SÉGUR), *Doucette* (GRIMM), voire *Le Monstre poilu* (BICHONNIER H. - PEF - Gallimard Jeunesse).

Le conte se prête à des échanges sur le thème de l'exclusion, de la différence et du respect de l'autre. On lira aussi avec profit la première version de *La Belle et la Bête*, celle de Mme de Villeneuve au début du XVIII^e siècle, mise en image par Étienne Delessert (Grasset - coll. Monsieur chat-II était une fois) dont Mme Leprince de Beaumont s'est directement inspirée.

Enfin, on pourra observer la relation texte/image dans les trois versions, et en particulier les illustrations de Nicole Claveloux, chez Être, où le noir, le blanc et l'argent soulignent la dualité de tous les personnages: jeux de miroirs et d'eau, jeux de perspectives, jeux d'ombres et de lumières, mouvement, dans un monde baroque et fantastique dominé par le regard d'êtres étranges mi-bêtes, mi-humains, où tout se joue des apparences...

Aux origines de l'histoire du film de Jean Cocteau Le conte de Jeanne-Marie LEPRINCE de BEAUMONT

Jeanne-Marie LEPRINCE de BEAUMONT (1711-1780)



Jeanne Marie Leprince de Beaumont est née à Rouen le 26 avril 1711. Née Vaimboul, elle est la sœur du peintre paysagiste Jean Leprince (qui a peint les plafonds du palais impérial de Saint-Petersbourg). Elle exerce d'abord comme préceptrice à la cour de Lorraine de Lunéville (dame de compagnie, professeur de musique). En 1743, elle se marie à M. de Beaumont, un débauché notoire. Mais peu de temps après, le mariage est déclaré nul.

En 1748, paraît son premier ouvrage *Le Triomphe de la vérité ou mémoires de M. de La Villette*.

En 1750, elle confie sa fille à un internat et part pour Londres où elle s'installe jusqu'en 1762. Là, elle devient gouvernante de jeunes filles nobles. S'inspirant d'ouvrages périodiques anglais, elle se met à écrire ce qu'elle appelle des *Magasins* (traités

d'éducation à l'usage des enfants, des adolescents et des dames).

Elle fonde alors *Le Nouveau magasin français*, recueil littéraire et scientifique destiné à la jeunesse. Entre 1750 et 1780 ce sont quarante volumes qu'elle fait paraître, dont les plus connus sont *Le Magasin des enfants* (1757), un manuel pédagogique qui met en scène des histoires entre une gouvernante et ses élèves dans lequel figure *La Belle et la Bête* (le conte auquel elle doit sa postérité, et qui est emprunté à sa contemporaine, Mme de Villeneuve), *Le Magasin des adolescents* (1760), *Le Magasin des pauvres* (1768).

Tous ses contes sont assortis d'une morale très chrétienne. Pour Madame Leprince de Beaumont, le conte vaut essentiellement pour sa vertu pédagogique et moralisatrice...

Elle quitte Londres, en 1762, à l'âge de 51 ans, et rejoint Paris où elle crée un pensionnat pour jeunes filles fortunées. Elle épouse Thomas Pichon dont elle a six enfants. Dédaignant les sollicitations de plusieurs princes qui souhaitent l'attacher à leur maison, elle achète une terre près d'Annecy, à Chavanot (dans le duché de Savoie, alors séparé de la France).

Elle se retire sur ses terres en 1763 et meurt en 1780 après avoir écrit des traités de morale, d'histoire, de grammaire et de théologie. Sa tombe existe toujours à Ubexy (une tombe qu'elle partage avec le châtelain et sa fille).

Contes de Mme Leprince de Beaumont

Aurore et Aimée

Conte des trois souhaits

Conte du pêcheur et du voyageur

La veuve et ses deux filles

La Belle et la Bête

Le Prince Charmant

Le Prince Chéri

Le Prince Désir

Le Prince Fatal et le Prince Fortuné

Joliette

Le Prince Tity

Le Prince Spirituel

Belote et Laidronette

La Curiosité

LA BELLE ET LA BÊTE **(Version de Mme Leprince de Beaumont)**

Il y avait une fois un marchand, qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles ; et comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles ; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la belle enfant ; en sorte que le nom lui en resta : ce qui donna beaucoup de jalousie à ses soeurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses soeurs, était aussi meilleure qu'elles.

Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres.

Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent, qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins, un comte. La Belle, (car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune) la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser, mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père, pendant quelques années.

Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants, qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre.

Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amants, qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune ; les bonnes demoiselles se trompaient : leurs amants ne voulurent plus les regarder, quand elles furent pauvres.

Comme personne ne les aimait, à cause de leur fierté, on disait, « elles ne méritent pas qu'on les plaigne ; nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames, en gardant les moutons ».

Mais, en même temps, tout le monde disait, « pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille : elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté, elle était si douce, si honnête ». Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sol : mais elle leur dit, qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et lui aider à travailler.

La pauvre Belle avait été bien affligée d'abord, de perdre sa fortune, mais elle s'était dit à elle-même, quand je pleurerai bien fort, cela ne me rendra pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison, et d'apprêter à dîner pour la famille.

Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien, elle chantait en filant.

Ses deux soeurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort ; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits et les compagnies.

« Voyez notre cadette, disaient-elles, entre elles, elle a l'âme basse, et est si stupide qu'elle est contente de sa malheureuse situation. »

Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles. Il savait que la Belle était plus propre que ses soeurs à briller dans les compagnies. Il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience ; car ses soeurs, non contentes de lui laisser faire tout l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre, par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle pensa tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin, elles pourraient quitter cette campagne, où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures, et toutes sortes de bagatelles.

La Belle ne lui demandait rien ; car elle pensait en elle-même, que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses soeurs souhaitaient.

« Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose, lui dit son père.

- Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. »

Ce n'est pas que la Belle se souciait d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses soeurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer, qu'elle ne demandait rien. Le bonhomme partit ; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants ; mais comme il fallait passer un grand bois, avant de trouver sa maison, il se perdit.

Il neigeait horriblement ; le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois en bas de son cheval, et la nuit étant venue il pensa qu'il mourrait de faim, ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups, qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais, qui était tout illuminé.

Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château ; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie, et marcha vers la maison, où il ne trouva personne ; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu ; et une table chargée de viande, où il n'y avait qu'un couvert.

Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même, le maître de la maison, ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. Il attendit pendant un temps considérable ; mais onze heures ayant sonné, sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet, qu'il mangea en deux bouchées, et en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, et devenu plus hardi, il sortit de la salle, et traversa plusieurs grands appartements, magnifiquement meublés. A la fin, il trouva une chambre, où il y avait un bon lit, et comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte, et de se coucher.

Il était dix heures du matin, quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre, à la place du sien, qui était tout gâté. Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma situation.

Il regarda par la fenêtre, et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle, où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat.

« Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. »

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait

demandé, et cueillit une branche, où il y en avait plusieurs. En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout prêt de s'évanouir.



Walter Crane

« Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête, d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie, en vous recevant dans mon château, et pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde. Il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. »

Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête, enjoignant les mains :

« Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser, en cueillant une rose pour une de mes filles, qui m'en avait demandé. »

- Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi, je veux qu'on dise ce que l'on pense ; ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement, pour mourir à votre place ; ne me raisonnez pas : partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. »

Le bonhomme n'avait pas dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre ; mais il pensa, au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait ; « mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides. Retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide ; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la Bête se retira, et le bonhomme dit en lui-même, s'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants.

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et y ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre, dont la Bête lui avait parlé ; le ferma, et ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait, lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures, le bonhomme arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui, mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer, en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses, qu'il apportait à la Belle : il la lui donna, et lui dit :

« La Belle, prenez ces roses ; elles coûteront bien cher à votre malheureux père » ; et tout de suite, il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point.

« Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles ; que ne demandait-elle des ajustements comme nous ; mais non, mademoiselle voulait se distinguer ; elle va causer la mort de notre père, et elle ne pleure pas.

- Cela serait fort inutile, reprit la Belle ; pourquoi pleurerai-je la mort de mon père ? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant, j'aurai la joie de sauver mon père, et de lui prouver ma tendresse.

- Non, ma soeur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas, nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer.

- Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand, la puissance de cette Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon coeur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre, ainsi, je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants.

- Je vous assure, mon père, lui dit la Belle que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. »

On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais, et ses soeurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or ; mais, aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver à la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu si riche, parce que ses filles auraient voulu retourner à la ville, qu'il était résolu de mourir dans cette campagne ; mais il confia ce secret à la Belle, qui lui apprit, qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence, et qu'il y en avait deux qui aimaient ses soeurs.

Elle pria son père de les marier ; car elle était si bonne qu'elle les aimait, et leur pardonnait de tout son coeur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point, parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais, et sur le soir, ils l'aperçurent illuminé, comme la première fois.

Le cheval fut tout seul à l'écurie, et le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table, magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le coeur de manger ; mais Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table, et le servit ; puis elle disait en elle-même : la Bête veut m'engraisser avant de me manger, puisqu'elle me fait si bonne chère. Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant ; car il pensait que c'était la Bête. Belle ne put s'empêcher de frémir, en voyant cette horrible figure : mais elle se rassura de son mieux, et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon coeur qu'elle était venue, elle lui dit, en tremblant, que oui.

« Vous êtes bien bonne, dit la Bête, et je vous suis bien obligée. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu la Belle.

- Adieu la Bête, répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira.

- Ah, ma fille ! dit le marchand, en embrassant la Belle, je suis à demi-mort de frayeur.

- Croyez-moi, laissez-moi ici ; non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, et vous m'abandonnez au secours du Ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi. »

Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit, mais à peine furent-ils dans leurs lits, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son Sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit :

« Je suis contente de votre bon coeur, la Belle ; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie, pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. »

La Belle en s'éveillant, raconta ce songe à son père, et quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi ; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner, pour le peu de temps qu'elle avait à vivre ; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir.

Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avait écrit : Appartement de la Belle. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait : mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique.

" On ne veut pas que je m'ennuie ", dit-elle, tout bas ; elle pensa ensuite, si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision. Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque et vit un livre, où il y avait écrit en lettres d'or : Souhaitez, commandez ; vous êtes ici la reine et la maîtresse.

« Hélas ! dit-elle, en soupirant, je ne souhaite rien que de revoir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent » : elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise ! en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivait avec un visage extrêmement triste. Ses soeurs venaient au-devant de lui, et malgré les grimaces qu'elles faisaient, pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur soeur, paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser, que la Bête était bien complaisante, et qu'elle n'avait rien à craindre d'elle. A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner, elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir.

« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ?

- Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.

- Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennue ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

- Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.

- Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête.

- On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.

- Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente.

- Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre coeur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

- Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le coeur bon, mais je suis un monstre.

- Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui avec la figure d'hommes, cachent un coeur faux, corrompu, ingrat.

- Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit :

« La Belle, voulez-vous être ma femme ? »

Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant :

« Non, la Bête. »

Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :

« Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs, la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper, avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit, dans le monde. L'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre, pour voir s'il était bientôt neuf heures ; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur, lorsqu'elle lui disait que non. Elle lui dit un jour :

« Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère, pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela.

- Il le faut bien, reprit la Bête ; je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici ; promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. »

La Belle rougit à ces paroles. Elle avait vu dans son miroir, que son père était malade de chagrin, de l'avoir perdue, et elle souhaitait le revoir.

« Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout à fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur, si vous me refusez ce plaisir.

- J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur.

- Non, lui dit la Belle, en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes soeurs sont mariées, et que mes frères sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine.

- Vous y serez demain au matin, dit la Bête mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu la Belle. »

La Bête soupira selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de la voir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et ayant sonné une clochette, qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri, en la voyant. Le bonhomme accourut à ce cri, et manqua mourir de joie, en revoyant sa chère fille ; et ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever ; mais la servante lui dit, qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre, plein de robes toutes d'or, garnies de diamants. Belle remercia la bonne Bête de ses attentions ; elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses soeurs : mais à

peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle, et aussitôt, les robes et le coffre revinrent à la même place.

La Belle s'habilla, et pendant ce temps, on fut avertir ses soeurs, qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un gentilhomme, beau comme l'amour; mais il était si amoureux de sa propre figure, qu'il n'était occupé que de cela, depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme, qui avait beaucoup d'esprit; mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, et sa femme toute la première. Les soeurs de la Belle manquèrent mourir de douleur, quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup, quand elle leur eut conté combien elle était heureuse.

Ces deux jalouses descendirent dans le jardin, pour y pleurer tout à leur aise et elles se disaient, pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle?

« Ma soeur, dit l'aînée, il me vient une pensée; tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours, sa sotte Bête se mettra en colère, de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera.

- Vous avez raison, ma soeur, répondit l'autre. Pour cela, il lui faut faire de grandes caresses. »

Et ayant pris cette résolution, elles remontèrent et firent tant d'amitié à leur soeur, que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux soeurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son coeur, et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête, couchée sur l'herbe, et prête à mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes.

« Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête, qui a pour moi tant de complaisance? Est-ce sa faute, si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serais plus heureuse avec elle, que mes soeurs avec leurs maris. Ce n'est, ni la beauté, ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente: c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance: et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. »

A ces mots, Belle se lève, met sa bague sur la table, et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit, et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point.

La Belle, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais, en jetant de grands cris; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son coeur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal, et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux et dit à la Belle:



Edmond Dulac

« Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue, m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois.

- Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas, je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens, me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. »

A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière, les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçait une fête mais toutes ces beautés n'arrêtaient point sa vue : elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! La Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête.

« Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde assez bonne, pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. »

La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour se relever. Ils allèrent ensemble au château, et la Belle manqua mourir de joie, en trouvant dans la grande salle son père, et toute sa famille, que la belle dame, qui lui était apparue en songe, avait transportés au château.

« Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdemoiselles, dit la fée aux deux soeurs de Belle, je connais votre coeur, et toute la malice qu'il enferme. Devenez deux statues ; mais conservez toute votre raison sous

la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre soeur, et je ne vous impose point d'autre peine, que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état, qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse : mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un coeur méchant et envieux. »

Dans le moment la fée donna un coup de baguette, qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle, dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps, et dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

Jeanne Marie Leprince de Beaumont, Le Magasin des enfants, 1757

LE FILM

LA BELLE ET LA BÊTE de Jean COCTEAU

Film français tourné en 1945 (début le 8 août) et sorti en 1946 d'une durée de 1h40 en noir et blanc. Adaptation du conte de Madame *Le Prince de Beaumont* écrit en 1757.

Le générique comporte un certain nombre d'acteurs et de personnalités ayant marqué le cinéma à cette époque : Jean Marais (qui joue ici un double rôle : Avenant et la Bête), René Clément que Cocteau utilisa comme conseiller technique.

FICHE TECHNIQUE

Pays : France

Durée : 1h40

Année : 1946

Réalisation & Scénario : Jean COCTEAU d'après le conte de Mme LEPRINCE DE BEAUMONT

Image : Henri ALEKAN

Direction artistique : Henri BERARD

Décors : René MOULAERT

Musique originale : Georges AURIC

Distribution : Célia-Films

Interprètes : Jean MARAIS (Avenant, la Bête, le Prince), Josette DAY (La Belle), Mila PRELY (Félicie), Nane GERMON (Adélaïde), Michel AUCLAIR (Ludovic), Marcel ANDRE (Le marchand).

SYNOPSIS

Un marchand veuf et à demi ruiné vit dans un manoir campagnard avec son fils Ludovic, un chenapan, et ses trois filles Félicie, Adélaïde et Belle, qui a été réduite à l'état de servante par ses sœurs, égoïstes et prétentieuses. Au retour d'un voyage, le marchand s'égaré et pénètre dans un château étrange. Il cueille pour Belle une rose dans le jardin. Le propriétaire apparaît alors. C'est un monstre au corps d'homme et au museau répugnant de bête, qui le condamne à mourir, à moins qu'une de ses filles ne vienne prendre sa place au château. Belle se sacrifie pour le sauver. Elle se rend au domaine de la Bête et découvre que le monstre a un cœur.

PISTES PEDAGOGIQUES GENERALES

1 – Quelques pistes d'analyse sur l'ensemble de l'œuvre

- Une ouverture réaliste (situation sociale de la famille : thème de l'argent...)
- Mise en place des éléments merveilleux sur l'ensemble du film : arrivée du père au château...
- Etude comparative : écriture/image
- Plastique cinématographique de l'œuvre (la première arrivée de Belle au château...)
- Les thèmes récurrents : miroir
- Variations sur les expressions amoureuses
- Variation sur la beauté et la bonté...
- La symbolique : la clef...
- Rapprochement avec d'autres contes chez Perrault-Grimm
- Références culturelles : peinture, musiques...

2 – Travail sur la description technique d'une séquence.

- La première séquence
- L'arrivée du père au château
- L'envol final des deux amoureux

◆ BIBLIOGRAPHIE

- *Dictionnaire des symboles*, Chevalier et Gheerbant, Coll. Bouquins
- Cocteau Jean, *La Belle et la Bête*, *Journal d'un film*, Ed. Le Rocher, 1989
- *La Belle et la Bête*, Collège au cinéma n°34, CNC, 1991
- Madame Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête*, Poche jeunesse
- Madame de Villeneuve, *La Belle et la Bête*, Ed. Le Promeneur
- Soriano Max, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Flammarion

AUTOUR DU FILM

1 - Qui est Jean Cocteau (1889-1963)?

Jean Cocteau est considéré à ses débuts comme un enfant prodige par le tout-Paris.

Poète, romancier, dramaturge, peintre, il tente, dans ses créations, d'associer ces différents arts.

Il aborde le cinéma en 1930, avec **Le sang d'un poète**, un court métrage à l'esthétique baroque où il montre en d'étonnantes images la fonction qu'il assigne au poète : dévoiler l'invisible. Ce film a un certain succès mais Cocteau se consacre plus volontiers à un travail de dialoguiste dans les films de L'Herbier ou Delannoy pour **l'Eternel retour**.



En 1945, il écrit le scénario, d'après Diderot, de l'un des plus beaux films de Robert Bresson : **Les Dames du Bois de Boulogne**. Puis, s'assurant la collaboration de René Clément et de Henri Alekan, il met en scène le merveilleux conte de **La Belle et la Bête**.

Plus tard, avec **Orphée** (1950) et **Le Testament d'Orphée** (1960), il donne corps à la mort, de façon très concrète, réalisant ainsi ce qu'il appelait le « réalisme magique ». Ces deux films ont essuyé des échecs publics.

Qu'il mette lui-même en scène **Les Parents terribles** (1949) ou qu'il permette à Jean-Pierre Melville de réaliser l'un de ses meilleurs films **Les enfants terribles** (1950), c'est toujours sa vision poétique du monde qui nous étonne et nous touche.

Jean Cocteau a écrit des romans : *Les enfants terribles*, *Thomas l'imposteur* et des pièces de théâtre : *Œdipe-Roi*, *Antigone*, *Orphée*.

Même si les historiens ont beaucoup parlé de lui en tant que créateur surréaliste, il n'adhère pas au mouvement surréaliste tout en étant ami avec Satie, Picasso ...

2 - Aspects psychanalytiques du conte et du film

Ce conte appartient au cycle de contes appelé "le fiancé-animal" ou "la fiancée-animal". Les constantes sont :

- nous ne connaissons pas la raison pour laquelle le fiancé a été changé en animal,
- la métamorphose est le fait d'une sorcière
- le père favorise la rencontre de l'héroïne et de la Bête, la mère étant quasi inexistante.



Dans le film, la Bête est entourée d'un mystère : quel est son passé ? C'est l'amour et le dévouement de l'héroïne qui transforme la Bête en Prince charmant. Il y a transfert de l'amour œdipien de la Belle envers son père à la Bête. Le conte a cela comme objet de quête : transformer l'amour œdipien en un amour "normal".

Dans *Psychanalyse des contes de fées*, Bettelheim nous rappelle que le souhait de la Belle est de "vouloir une rose", ce qui introduit une relation œdipienne avec son père, relation donc liée à un interdit. "Le symbole de la rose brisée est la défloration".

"*La belle et la bête*, mieux que tout autre conte de fées bien connu, exprime avec évidence que l'attachement œdipien de l'enfant est naturel, désirable, et qu'il a des conséquences les plus positives si, durant le processus de maturation, il est transféré et transformé en se détachant du père pour se fixer sur le partenaire sexuel".

La Belle souhaite donc découvrir l'amour. Cet amour concerne en premier lieu le père et le transfert se fait "normalement" sur la Bête.



3 - Le film

Le langage de Cocteau est avant tout un langage d'images. Chaque cadrage, chaque plongée ou contreplongée produit du sens. Il utilise tous les moyens mis à sa disposition en matière de trucages : ralentis, surimpression ...

Le son a aussi une importance considérable : on peut d'ailleurs noter qu'il fait une place importante aux bruits réels.

C'est un film très référencé picturalement parlant : l'idée de Cocteau était de s'inspirer des grands maîtres comme Velasquez mais pas de les plagier.

Un film d'équipe

Cocteau trouve le lieu du tournage par hasard : c'est un manoir en Touraine qui lui évite de tout reconstituer en studio. Dès le départ, le film se situe sous le signe de la maladie, lui et Jean Marais ne sont pas au mieux et la météo fait des caprices. Cocteau est hanté par le procès de Nuremberg.

Ce film est le résultat d'un travail collectif. Evidemment le responsable de la mise en route du film est Jean Cocteau mais il convient d'associer 2 noms essentiels à la réalisation : René Clément comme assistant technique et Henri Alekan comme directeur de la photo.

Henri Alekan était (et est peut-être encore) un des plus grands directeurs de la photo dans le cinéma français voir mondial. A la fin des années 30, il participe à de nombreux films de réalisateurs prestigieux : G.W. Pabst, Max Ophuls... Puis il va travailler sur deux films qui vont établir sa renommée : **La bataille du rail** et **La belle et la bête** (2 films très opposés par leur manière d'aborder le cinéma). A partir de ce moment-là il sera sollicité par les plus grands : Carné, Robbe-Grillet, William Wyler ... Il est entre autres le directeur de la photo sur **Les ailes du désir** de Wim Wenders.

Son apport sur **La belle et la bête** est considérable : c'est lui qui permet tous les effets de lumière visant à crédibiliser la réalité magique du monde de la Bête.

Jean Cocteau avait fixé comme objectif de réaliser son film dans une lumière proche des intérieurs des œuvres des peintres hollandais du XVIIIème siècle, comme Vermeer et Pieter de Hooch.

On peut ici véritablement parler d'orchestration de la lumière.

Le principe d'utilisation du noir et blanc était de créer des zones d'attraction et de répulsion grâce aux jeux d'alternance des blancs et des noirs, des clairs et des sombres : le regard est alors guidé rythmiquement par cette architecture.

Le film joue aussi beaucoup sur les oppositions d'effets naturels de lumière (effets dits naturalistes), lumière du dehors (sur les draps ...) et d'effets artificiels dits effets esthétisants (feu dans la cheminée...)

Alekan a mis en place un éclairage très classique dans ce film : cela permet de donner de l'importance et de faire ressortir le travail expressif de l'acteur, cela crée aussi l'effet "star" (contrairement au cinéma moderne et de l'éclairage Nouvelle Vague par exemple où l'idée était de ne pas distinguer le sujet par un éclairage particulier).

René Clément grand ami de Jean Cocteau. Il achève le tournage et le montage de **La bataille du rail** au moment où Cocteau démarre le tournage. Son apport technique est essentiel au rythme de

conception et de production du film : il a une formation de cinéaste ce qui rassure Cocteau dont ce n'est pas le cas.

3 - Topographie des lieux du film

Trois lieux sont représentés :

- **la maison du marchand** : milieu diurne, correspondant à une "réalité" analogique de notre monde
- **le château de la Bête** : milieu nocturne, irréel
- **le pavillon de Diane**, mi-réel, mi-imaginaire

Le film organise la circulation entre ces différents lieux.

Une première piste pédagogique pourrait consister à trouver tous les instants et les moyens de passage d'un lieu à l'autre :

- utilisation d'objets inanimés aux fonctionnalités magiques : miroir, gant
- utilisation de personnages magiques : le cheval le Magnifique

4 - La progression du récit

Le film se décompose en 5 parties :

1. présentation du monde réel : du début jusqu'à la séquence du marchand qui s'égaré dans la forêt,
2. présentation du monde féérique : le marchand arrivant dans le château à son départ sur le Magnifique.
3. la Belle au château de la Bête : la Belle partant au clair de lune à la séquence où la Bête remet la clef du pavillon de Diane
4. le retour de la Belle chez son père : la Belle surgit du mur de la chambre à la séquence où la Belle voit la Bête mourante dans le miroir.
5. le retour de la Belle au château de la Bête : La Belle recherche la Bête à la fin du film

5 - Le fantastique et le merveilleux

C'est dans les années 40 qu'en France le genre fantastique explose avec :

en 1942 : *La nuit fantastique* de Marcel L'Herbier, *Les visiteurs du soir* de Marcel Carné

en 1943 : *La main du diable* de Maurice Tourneur, *L'éternel retour* de Jean Delannoy

en 1945/1946 : *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau.

Peut-être un embryon d'explication consisterait à mettre en avant le fait que les réalisateurs avaient dans ce genre la possibilité de se tourner vers un ailleurs pour dénoncer la situation française de l'époque : occupation, films sous contrôle ...

Le cinéma fantastique peut se définir par la tentative de rendre visible ou tout au moins présent l'étrange, l'anormal, la monstruosité, l'au-delà, le mystère dans un monde "ordinaire" ...

Le fantastique joue des limites entre le réel et l'irréel. Il fait ressurgir les peurs archaïques liées entre autres à la perte d'identité, à la menace de mort ...

D'où un certain nombre de thèmes récurrents dans le cinéma fantastique :

- Le double,
- la confusion des rêves et de la réalité,
- L'invasion du monde réel par des forces surnaturelles,
- les malédictions en tout genre.

Ce qui distingue le fantastique du merveilleux, c'est sans doute la place occupée par le surnaturel.

Dans le merveilleux, l'introduction est faite par le fameux "Il était une fois".

Le merveilleux est donc régi par des lois qui appartiennent au domaine du surnaturel.

Le fantastique naît de la collusion entre le réel et l'irréel : ainsi le décor en analogie avec notre monde endort notre vigilance de spectateur et l'intrusion de quelque chose d'étrange en sera inévitablement

renforcé. La notion de peur est liée ici à la présence d'un monstre pour lequel il va exister une "étrange séduction".

Le prologue du film de Cocteau joue de cet effet de réel : les personnages et le décor indiquent un monde probable.

Cocteau a effectivement joué des ingrédients du merveilleux symbolique des contes : le scintillement, la lumière avec un travail essentiel d'Henri Alekan, les personnages et leur positionnement dans l'histoire (les actants, les adjuvants ...)

- **Analyse de séquences**

Présentation du monde féérique

séquence située à 12 minutes du début du film d'une durée de 13 minutes

Comparaisons entre le conte et le film

Retour du marchand à travers un grand bois.

1 - Retour du marchand à travers la forêt : orage, Neige et vent.

Une grande lumière : un grand palais illuminé.

2 - Les fenêtres illuminées du château. Feu, couvert mis. Personne.

3 - Arrivée au château. La forêt se referme derrière le Le marchand est effrayé mais se met à table. marchand. Objets inanimés à l'intérieur du château

Effroi du personnage.

Onze coups sonnent à l'horloge. Onze coups sonnent.

Le marchand trouve une chambre et s'endort. Le marchand s'assoupit : cri étrange dans la nuit.

Dix heures du matin : réveil du marchand.

4 - Jour et hurlements étranges dont on ne comprend pas vraiment l'origine : le marchand veut repartir et cherche son cheval.

Chevreuil mort dans le parc.

Il cueille une rose pour la Belle dans le parc. Il voit un buisson de roses et cueille une rose pour Belle.

Arrivée de la Bête dans un grand bruit. Le marchand

5 - Voix terrible de la Bête : le vol de la rose mérite la doit mourir pour réparer sa faute à moins qu'une mort à moins qu'une de ses filles ne prenne sa place. Le de ses filles ne prenne sa place. Sinon, il devra revenir marchand doit jurer de revenir dans trois jours. dans trois mois.

Le monstre renvoie le marchand chez lui avec Don du cheval magique : Le Magnifique.

un coffre plein de richesses.

- **Quelques réflexions sur l'adaptation de cette séquence**

1 - Le marchand quitte une "cour des miracles" où les éclopés dévoilent un monde inquiétant. Il va quitter cet espace pour rentrer dans celui de la forêt qui délimitera l'espace du magiques où agissent des forces surnaturelles. Le personnage (et donc le spectateur) est ici au point de rupture qui marque le clivage entre le monde familier, obéissant aux lois du réel et la face cachée de cet univers apparemment rassurant.

L'espace de la forêt - transition entre le monde familier et le monde enchanté - est un passage obligé qui doit éveiller un sentiment d'inquiétude chez le spectateur. La forêt est un élément angoissant, omniprésent dans les contes, évoquant l'abandon, l'errance, le danger émanant de présences invisibles.

La nuit, la présence d'un son omniprésent et d'une musique qui dramatise l'action (le son renforce ici l'angoisse créée par l'image) et l'image renforce ce sentiment.

2 - Le lecteur de contes sait que la lumière signale un lieu habité dans la forêt hostile, de cette lumière ne viendra pas forcément le salut.

3 - A noter que le plan d'ensemble et la plongée sur l'escalier évoque les gravures de Gustave Doré¹.

¹ Gustave Doré (Strasbourg, 1832 – Paris, 1883), dessinateur, peintre et graveur français de style romantique et d'inspiration fantastique ; illustrateur fécond : Œuvres de Rabelais, 1854 ; Balzac (*Contes drolatiques*, 1855) ; Dante (*la Divine Comédie*, 1861); Cervantès (*Don Quichotte*, 1863).

La présentation du château indique une demeure hantée, le royaume obscur du mystère et de l'étrange. Le marchand, littéralement englouti par les ténèbres, passe la porte de son destin.

L'ombre sur la porte du château : la lumière dynamise l'action. Comme par magie, la porte du château s'entrouvre sous la mystérieuse poussée de l'ombre grandissante.

Musique de voix humaines qui remplit l'espace sonore du film.

Les sortilèges contribuent à créer un univers merveilleux où les objets animés évoquent une présence invisible. Qui est le maître des lieux ? Il se manifeste sans apparaître. Il existe dans le hors champ du film.

Cocteau dans ses entretiens : "Les jeunes figurants qui tiennent le rôle des têtes de pierre font preuve d'une patience incroyable. Inconfortablement installés, à genoux derrière le décor, les épaules dans une sorte d'armure, ils doivent appuyer leurs cheveux gominés et bavoxés contre le chapiteau et recevoir les arcs de face. L'effet est tel que je me demande si l'appareil traduira son intensité, sa vérité magique. Ces têtes vivent, regardent, soufflent de la fumée, se tournent, suivent le jeu des artistes qui ne les voient pas, comme il se peut que les objets qui nous entourent agissent, en profitant de notre habitude de les croire immobiles. Je tourne l'arrivée du marchand (passé les candélabres, que je tournerai demain). Le feu flambe. La pendule sonne. La table est mise, couverte de vaisselles, de carafes, de verres de style Gustave Doré. D'un désordre de pâtés, de lierre, de fruits, sort le bras vivant qui s'enroule au candélabre."

5 - Une voix terrible hors champ répète l'appel frileux du marchand tandis qu'un effet de peur est rajouté par un tourbillon violent de vent . Cette fois c'est l'image qui renforce l'effet provoqué par le son.

A noter le chiffre trois que l'on retrouve dans le récit écrit et dans le texte filmique. Il s'agit de trois mois pour le conte et de trois jours pour le film, sans doute pour des questions de crédibilités scénaristiques et précisément de construction du temps.

L'utilisation de plongées et contre-plongées a évidemment pour effet de rendre la Bête plus menaçante, plus terrifiante et de montrer l'impuissance patente du marchand. Ce positionnement de la caméra va d'ailleurs bouger au fil de l'histoire : la Bête devenant plus humaine au fur et à mesure du déroulement de l'histoire, la caméra va la cadre de plus en plus à hauteur.

La question de l'écoulement du temps et de sa construction trouve ici tout son sens : le parcours n'a d'intérêt que par rapport à la destination vers laquelle il nous amène. Ainsi il s'agit d'un conditionnement du spectateur par le voyage qui apparaît court dans la durée du film (1'40'') pour nous amener à déceler des indices temporels très nets (les chandeliers qui sont consumés, les statues se réveillent, le marchand aussi, le feu dans la cheminée s'est éteint). A noter que dans ce plan qui suit le fondu au noir (code cinématographique reconnu pour signaler au spectateur qu'une nuit est passée) le cadrage et le mouvement de caméra a cette fonction-là : nous donner une indication temporelle.

• Autres pistes pédagogiques

1 - Une comparaison terme à terme peut être faite avec des séquences équivalentes dans **La belle et la bête** de Walt Disney.

2 - **Peau d'âne** est un film qui prend énormément de références dans ce film. Il est possible de les repérer et voir ce que Demy en a fait : utilisation de la rose, le Prince se penchant par la fenêtre ...

Questionnement autour du film

La belle et la bête de Jean Cocteau

Répertorier les trucages du film : surimpression (miroir magique), le tournage à l'envers (envol du couple, bougies qui s'allument), ralenti ...

Les passages d'un univers à l'autre. Qu'est-ce qui distingue un univers d'un autre, c'est-à-dire pourquoi en tant que spectateur acceptons nous l'idée qu'il existe dans ce film un univers de la réalité et un univers magique ? Comment percevons-nous que nous sommes dans un monde ou dans un autre ?

Le thème de la monstruosité et de la bestialité

La Belle et la Bête en affiche



Affiche pour *La Belle et la Bête*, film de Jean Cocteau

Par Jean-Denis Malclès. Paris,
Imprimerie Courbet, 1946 (160 x 120 cm).
Pour *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau. France, André Paulvé, 1946
BnF, Arts du spectacle (Aff 53530) © ADAGP Paris 2001

"Ma méthode est simple : ne pas me mêler de poésie. Elle doit venir d'elle-même." écrivait Jean Cocteau à propos du film. Des mots qui s'appliquent tout aussi bien à l'art de Jean-Denis Malclès (il conçut une des deux affiches de *La Belle et la Bête*. voir annexe), peintre et décorateur de théâtre, dont Jean Anouilh disait qu'il "donne vie à nos rêves". Sélectionné pour le festival de Cannes de 1946, le film a obtenu le prix Louis Delluc.

ANNEXE :

A propos de l'affiche :

A l'occasion du **Centenaire du Cinéma**, MCS a produit de très belles **lithographies** d'art à l'intention des collectionneurs d'affiches, des amateurs de cinéma, des admirateurs des grands cinéastes ou acteurs français (Marcel Carné, Jean Cocteau, Arletty, Jean Marais, Jacques Prévert, etc...), collectionneurs d'autographes ou simplement des amateurs d'art ou de lithographies. Ainsi peut se créer un lien affectif entre l'amateur d'art ou le cinéophile et le souvenir d'un film inscrit à tout jamais dans la mémoire collective.

Ces lithographies entièrement faites à la main ont été dessinées (18 et 22 planches) à partir des affiches originelles par un artiste lithographe, Laurent Possot, puis imprimées à la mode ancienne sur des papiers de luxe.

2 lithographies sont en vente : "Les Enfants du Paradis" et "La Belle et la Bête"



" La Belle et la Bête " a nécessité 22 passages. Chacune de ces lithographies a été tirée à environ 950 exemplaires (dont environ 900 pour être commercialisés) puis les plaques détruites devant huissier. Chaque lithographie est numérotée. Elles ont toutes été signées par un ou plusieurs auteurs ou interprètes des films (Jean Marais et Jean-Denis Malclès (créateur de l'affiche) pour " La Belle et la Bête ".

Elles sont vendues accompagnées d'un certificat d'huissier et pour " La Belle et la Bête " également d'un très beau livre sur Jean Marais.

Des ré-écritures du conte par des élèves

LA BELLE ET LA BÊTE



Il n'y a pas si longtemps de ça, vivait, à proximité de l'Elysée, un dentiste qui était le père d'une très belle fille, blonde aux yeux bleus.

Elle se nommait Belle et était secrétaire à l'Elysée.

Un jour, le Président de la République vint voir le père de Belle pour se faire arracher une molaire.

Malheureusement, sur la pince à extraire les dents, une vilaine bactérie avait pris demeure, mais personne ne s'en était aperçu et le dentiste arracha la dent du Président.



Le Président rentra donc à l'Elysée, tout heureux de ne plus souffrir.

Le lendemain, à son réveil, il se sentit bizarre, et le miroir de la salle de bain lui renvoya l'image d'une personne hideuse et poilue: ses oreilles, ses dents avaient poussé.

Il se précipita chez son médecin, mais ce dernier, après s'être remis de ses émotions, accablé, ne put rien dans l'immédiat pour le Président et décida malgré tout de lui faire une prise de sang.

En sortant du cabinet médical, apeuré, le Président se fit renverser par un gros camion. Le chauffeur croyait avoir écrasé un animal, un gros chien, et il ne s'était même pas arrêté. Belle revenait de l'Elysée et passait à cet endroit juste à ce moment; elle se pencha et, dans les yeux de la bête, elle reconnut le regard du Président.



Affolée, elle souleva le blessé et le conduisit chez le médecin, qui entre-temps, avait trouvé l'antidote. Belle, en sanglots, vit le médecin faire l'injection et là sous ses yeux, le président reprit forme humaine. Belle se précipita dans les bras du Président folle de joie, car elle ne s'était pas trompée: c'était bien lui.

Ce dernier la demanda en mariage, ils eurent beaucoup d'enfants. Le président, depuis ce jour, après chaque repas, se brosse les dents pour ne plus avoir à revoir le dentiste.

Alexandre CHAVES Guillaume DEL PIZZO Julien FORGES 6 E

**DU CONTE DE MADAME DE BEAUMONT
AU FILM DE JEAN COCTEAU**

1 – ANALYSE DU CONTE

A – Le récit :

Présentation de l'héroïne	
L'élément perturbateur	
La mission qu'elle pense devoir accomplir	
Sa véritable mission	
Situation finale	

B- Quels sont les éléments magiques dans l'histoire?

.
. .
.

C - Les personnages.

Personnage	Caractère	Physique (imaginé)
Belle		
Son père		
Les soeurs		
Les frères		
La bête		
Le prince		

D - Quelle est la morale de cette histoire ?

.
. .
. .
.

2 – ANALYSE DU FILM

A - L'exposition ou prologue

Une pièce éclairée par une grande fenêtre. Jean Marais, assis avec un chien à ses pieds, regarde Cocteau qui écrit sur un tableau noir. De plus près et face au tableau, on voit Cocteau écrire « Jean Marais », puis, la main de Marais qui efface. On voit écrire « Josette Day », puis la main de l'actrice qui efface. On voit écrire « dans un film de Jean Cocteau », puis Cocteau efface lui-même. Le générique continue ainsi sur le tableau noir...

Dans le champs entre un clap et on entend l'annonce « la Belle et la Bête, 1, 1ère fois ». La voix de Cocteau interrompt la prise. On entend « Une minute », et aussitôt après apparaît un carton, écrit de sa main :

« L'enfance croit ce qu'on lui raconte et ne le met pas en doute. Elle croit qu'une rose qu'on cueille peut attirer des drames dans une famille. Elle croit que les mains d'une bête qui tue se mettent à fumer et que cette bête en a honte lorsqu'une jeune fille habite sa maison. Elle croit mille autres choses bien naïves. C'est un peu de cette naïveté que je vous demande et, pour nous porter chance à tous, laissez moi vous dire quatre mots magiques, véritable sésame ouvre-toi de l'enfance, il était une fois ... »

Jean Cocteau.

Qu'est-ce qu'un prologue ?	
Que signifie « sésame ouvre toi » ?	
En quoi la formule « il était une fois » est-elle magique ?	
D'après-toi, pourquoi Cocteau a-t-il choisi un tableau noir pour le générique ?	
A l'aide du dictionnaire, cite trois autres films de Jean Cocteau.	
Etait-il seulement réalisateur ?	
Comment s'appellent les soeurs de la Belle ?	
Quel personnage du film n'existe pas dans le conte ?	

B - Le film

- 1) Retrouve les éléments magiques qui constituent le pouvoir de la bête :
- 2) Quelle est la formule magique qui permet de s'adresser au Magnifique.
- 3) Précise le(s) pouvoir(s) de chaque élément :

le miroir <input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> il permet de voir ce qui se passe ailleurs
le gant <input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> il permet d'aller où on veut
le cheval <input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/> il permet de voir ce qu'il y a à l'intérieur de son cœur
	<input type="checkbox"/> il permet d'être transporté où on veut à la seconde.
	<input type="checkbox"/> il permet de transformer ce qu'on touche en or.

- 4) Retrouve qui a prononcé les phrases suivantes :

« Vous volez mes roses qui sont ce que j'aime le plus au monde. Vous jouez de malchance, car vous pouviez tout prendre chez moi, sauf mes roses. Et il se trouve que ce simple vol mérite la mort. »

« Belle, prends cette rose, elle me coûte bien cher. »

« Réfléchissez pour moi et je réfléchirai pour vous. »

« Il ne faut pas me regarder dans les yeux »

« Il y a bien des hommes qui sont plus monstrueux que vous, et qui le cachent »

« Il n'y a ici de maître que vous . Je vous répugne. Vous me trouvez laid. »

« Il souffre. Une moitié de lui est en lutte contre l'autre. »

« Je serais heureuse si j'arrivais à lui faire oublier sa laideur »

« Cette petite sottise est plus heureuse que nous »

« Mes parents ne croyaient pas aux fées. Elles les ont punis en ma personne. »

5) Définis le thème et la morale du film ?

3 – COMPARAISON : CONTE ET FILM (Séance d'exploitation après la projection de « La Belle et la Bête »).

Objectifs :

- établir ce qu'est une adaptation
- relever les différences entre le conte et le film.

Question : Quels sont les choses qui étaient différentes dans le conte et dans le film. Les réponses sont notées au tableau :

LE CONTE	LE FILM
<ul style="list-style-type: none"> - Belle a trois frères - Le personnage d'Avenant n'existe pas - Belle n'a pas d'amoureux - il y a une bague magique - Belle retourne au château avec son père - il n'y a pas de cheval - La belle voit la Bête à 21h00 	<ul style="list-style-type: none"> - Belle a un frère - Le frère de Belle a un ami : Avenant - Avenant est amoureux de Belle - il y a un gant magique - Belle retourne seule au château. - Il y a un cheval : Le Magnifique. - La Belle voit la Bête à 19h00.

Le comédien Jean Marais interprète 3 rôles :		
AVENANT	LA BÊTE	ARDENT
jeune	vieille	jeune
beau	laide	beau
brutal	sanguinaire	fort
grossier	romantique	romantique
joueur	généreux	généreux
prétentieux	royal / humble	pur
impétueux	puissant / faible	amoureux
corrompu	pur	
amoureux	amoureux	

LES EFFETS SPECIAUX

La presse-jeunesse et la 5^e et la 6^e chaînes de télévision, les chaînes thématiques sur le cinéma et/ou ciblant le jeune public, offrent aux jeunes des reportages sur la genèse des effets spéciaux ; les enfants en sont friands et la méta-connaissance de la fabrication de l'illusion loin d'affaiblir l'intérêt qu'ils portent à la fiction, l'augmente. Jean Cocteau a rédigé un Journal du tournage de *La Belle et la Bête* qui, outre ses qualités stylistiques et son côté document historique, nous amène à réfléchir sur l'acte de la création. Nous en extrayons quelques lignes :

- Lundi 10 - Minuit : « *Ce matin nous avons tourné le plan qui ouvre le film : la cible et les flèches. Nous avons enregistré le bruit des flèches. Comme toujours le vrai bruit est faux. Il importe de traduire, d'inventer un bruit plus exact que le bruit lui-même. Clément trouve la badine qui fouette le vide (...).* »

- Vendredi 30 - 10 heures du soir : « *Les jeunes figurants qui tiennent les rôles des têtes de pierre font preuve d'une patience incroyable. Inconfortablement installés, à genoux derrière le décor, les épaules dans une sorte d'armure, ils doivent appuyer leurs cheveux gominés et bavoxés contre le chapiteau et recevoir les arcs de face. L'effet est tel que je me demande si l'appareil traduira son intensité, sa vérité magique. Ces têtes vivent, regardent, soufflent de la fumée, se tournent, suivent le jeu des artistes qui ne les voient pas, comme il se peut que les objets qui nous entourent agissent, en profitant de notre habitude de les croire immobiles.* »

Les doutes qui l'assaillent, sa force de travail malgré l'urticaire qui le ronge, la conscience qu'il a de l'entreprise collective qu'est un film :

- Mardi 11 - 7 heures du matin : « *Je ne louerai jamais assez les machinistes et les électriciens qui nous assistent. C'est une merveille de les voir travailler si vite et sans l'ombre de mauvaise grâce. Ils collaborent au film. Ils l'aiment. Ils le comprennent et inventent mille gentilleses pour me faire plaisir. Il n'existe entre les acteurs et eux aucune barrière. Chacun garde sa place et s'incorpore au tout.* ».

Pour aller plus loin...

Le thème de la laideur qui gagne par sa bonté ou par son esprit le cœur de la beauté est un thème répandu dans la tradition populaire de nombreux pays. Le plus souvent l'amour qui a su aller au-delà des apparences métamorphose à son tour la personne disgraciée, et l'histoire se termine dans l'harmonie parfaite.

Élisa Biancardi, Maître de Conférences à l'Université de Pavie (Italie)

Les années 1740 et 1756 voient paraître les deux premières versions de *La Belle et la Bête*, un des contes les plus goûtés de la tradition féerique occidentale. Création heureuse de Mme de Villeneuve publiée dans *La Jeune Américaine et les Contes marins*, ce texte est repris, écourté et remanié, une quinzaine d'années après, par Mme Leprince de Beaumont, qui se l'approprie pour son *Magasin des enfants* sans songer à citer sa source, et dont l'adaptation finit par s'imposer tant en France qu'à l'étranger, effaçant ainsi la mémoire du modèle original. Depuis lors, la version si populaire de Mme de Beaumont, sans cesse proposée selon des modalités différentes et venue en quelque sorte s'intégrer au patrimoine de l'imaginaire collectif, a paradoxalement éclipsé à son tour la renommée de son propre auteur et le reste de son oeuvre.

La curieuse destinée littéraire de ces deux narratrices que l'éclat de *La Belle et la Bête* a, en définitive, contribué à rejeter dans l'ombre, rend particulièrement utile aujourd'hui la réédition de leurs recueils féeriques respectifs : dans le cas de Mme de Villeneuve, dont la plupart des contes n'ont jamais fait l'objet de réimpressions modernes, il s'agit de ramener concrètement à la lumière, par une sorte d'opération « archéologique », une production enfouie sous une chape d'oubli et qui mérite d'être appréciée à sa juste valeur. Dans le cas de Mme de Beaumont, encore largement méconnue, republier le *Magasin des enfants* signifie entre autres choses signaler l'intérêt de tous les contes qui y sont insérés et, plus généralement, attirer l'attention sur un ouvrage qui, en dépit du charme désuet qu'il exerce de nos jours, apparaît d'une surprenante modernité dès qu'on le replace dans le contexte littéraire de son époque.

De ce point de vue, on ne saurait trop souligner le contraste révélateur qui oppose les recueils, presque contemporains, de ces deux femmes de lettres : alors que Mme de Beaumont, en avance sur son temps, nous plonge déjà dans l'atmosphère du siècle suivant, les compositions de Mme de Villeneuve, fidèles à la tradition précédente, nous ramènent directement au cœur du Grand Siècle, à la période de formation de cette culture galante qui a favorisé plus tard l'épanouissement des contes de fées à la française.

En effet, **Gabrielle-Susanne Barbot de Villeneuve** (vers 1695 - 1755) – à laquelle on a souvent attribué une liaison avec Crébillon fils, tandis que c'est significativement dans la société de Crébillon père qu'elle a longtemps vécu en partageant ses goûts et son singulier mode de vie –, se signale par des narrations féeriques volontiers diffuses et complexifiées par l'insertion de récits secondaires ou d'histoires rétrospectives. Du point de vue thématique, le triomphe de l'amour idéalisé qui s'y célèbre (et qui ne se manifeste pas, lui, sans ambiguïtés) est souvent accompagné d'enseignements moraux de bon aloi qui confirment une fois de plus la dette de Mme de Villeneuve à l'égard des modèles narratifs antérieurs.

Si celle-ci réussit presque toujours à sauvegarder la gratuité ludique du merveilleux, il n'en va pas de même pour l'autre auteur, dont la visée ouvertement didactique et moralisatrice tend à prendre le pas sur le déploiement de la fantaisie féerique. D'ailleurs, **Jeanne-Marie Leprince de Beaumont** (1711 – vers 1780), éducatrice de profession installée à Londres de 1748 à 1763, ne s'est jamais départie, dans sa production de polygraphe, des exigences dictées par son action et sa pensée pédagogiques. Ses contes de fées, enchâssés dans cette sorte d'encyclopédie de connaissances à l'usage des enfants qu'est le *Magasin* homonyme, reflètent donc ces objectifs généraux. Pourtant, c'est justement cette dominante didactique – que le climat socioculturel de la révolution industrielle anglaise n'a pas manqué d'aiguïser –, qui finit par inscrire sa production sous le signe de la modernité : cette dominante en effet annonce, d'un côté, la direction délibérément pédagogique que prendra le genre des contes de fées au cours du siècle suivant ; de l'autre, elle impose à son écriture une simplification narrative et stylistique, source chez elle d'une remarquable élégance esthétique, qui achève de renouveler ses contes, anticipant sur les temps nouveaux qui se préparent.